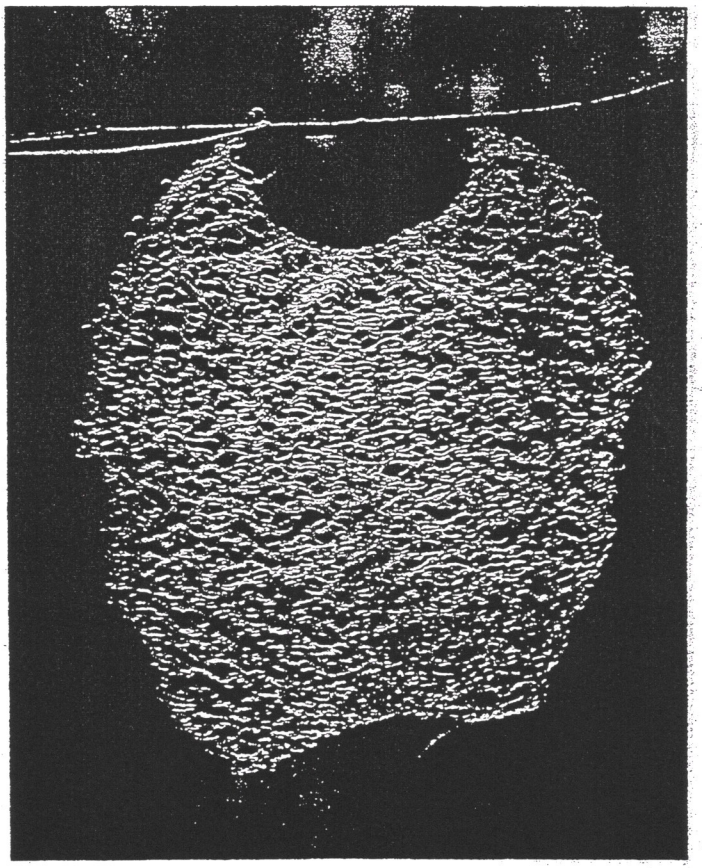
EXPO • A l'Iselp, quinze artistes conduisent une réflexion sur les apparences

Du diaphane et de l'illusion

C'est une exposition de vacances, légère comme un moment de récréation que nous propose actuellement l'Iselp.

Quinze artistes, quinze femmes, ont ici la parole pour exprimer leur façon d'appréhender «la perméabilité de la matière à la lumière et au regard»...
Bon, ce vocabulaire fait un peu jargon, on l'admet, mais on se laisse rapidement prendre au jeu de la transparence et on s'amuse à chercher ce qu'il y a d'invisible dans le visible (ou vice versa) parce que, inévitablement, on est obligé de passer par le verre, la toile, le papier, le tissu pour représenter l'impalpable fragilité de la chose!
Un petit ouvrage-catalogue accompagne l'exposition. Il est bien torché et donne au visiteur-lecteur l'illusion de savoir philosopher sans fin sur le thème du diaphane.
Diaphane comme Vinci travaillant le «sfumato» jusqu'à donner une dimension vaporeuse à l'univers qu'il représente ou comme Vermeer s'attardant à la mystérieuse phosphorescence des perles. Diaphane encore comme les franges de couleurs diluées à l'infini par Rothko.
Trêve de références, chaque artiste cultive sa propre perception de l'esthétique et c'est ce qui fait l'intérêt de cette exposition sans prétention.



Marianne Ponlot «Méditation», tricot manuel de fil de pêche, 2003. Format: 15x15 cm. *(Photo Iselp)*

Parmi les travaux des artistes jouant la transparence par opposition à l'opacité, épinglons ceux de **Catherine Amathéu**, accumulant, les unes à côté des autres, des billes de verre à travers lesquelles surgit la forme floue d'un corps «traversant sa destinée». Femme ou enfant?... Le corps semble marcher dans la transparence du matériau.
Avec «Without a Wórd», léger rideau de plumes, de fils de coton, de papier captant la lumière, **Lucile Bertrand** évoque la notion de silence.
Niki Kokkinos joue avec le papier. Il le plie, le déplie, le travaille recto-verso, le rend opaque ou transparent, y fait cheminer la couleur dans des tons subtils de gris et de bleus. Fixés en hauteur, les papiers prolongent leur présence dans une verticalité poétique et mouvante.
Marianne Ponlot tricote au point mousse le fil de pêche, entre en méditation par le biais de va-et-vient de l'aiguille créant des «tissus de songe» semblables à des toiles d'araignée dont les mailles légères feraient un filet à retenir les pensées.
Laurence Dervaux échafaude, comme un château de cartes, une architecture de récipients de verre remplis d'un liquide rougeâtre figurant, à ses yeux, les 700 litres de sang pompés en 24 heures par le corps humain. Une installation mouvante et dérangeante liée au fonctionnement de la vie.
Chaque pièce constitue davantage une expérimentation qu'une œuvre d'art. Qu'elle soit exprimée à coup de néon, de billes de verre, de papier, d'empreintes, de feuilles, d'entrelacs, elle nous vaut de trouver un sens à ce qui est caché. Le non-dit est seulement suggéré. A chacun d'en interpréter le message. «La réalité est juste au bout du regard»...

C.B.

Iselp, 31, boulevard de Waterloo, 1000 Bruxelles. Jusqu'au 19 juillet. De 11 h à 17 h 30. Fermé dimanche et jours fériés.